

Nicole Martin

Réminiscence

Lire et relire, remettre sur le métier n'est-ce pas toujours le travail de l'analyste et d'une école de psychanalyse ? Pouvoir encore trouver une fraîcheur aux textes retrouvés, les travailler autrement, découvrir ce qui était resté dans l'ombre et qui s'éclairera à la lumière d'une lecture en commun, n'est-ce pas ce qu'offre une école de psychanalyse... que quelques-uns se trouvent, se rencontrent pour travailler ensemble ?

C'est cette idée de retrouvailles qui m'a fait accepter avec enthousiasme dès sa création de participer avec quelques autres à l'atelier de lecture proposé par Françoise Vitou et Jérémie Léobet, lecture des « Journées des Cartels d'avril 1975¹ ».

Pourtant très vite je me suis demandé pourquoi revoir ces débats déjà discutés longuement à l'époque où j'étais ainsi que Gisèle Sabatier dans l'équipe de Florence Chevrant alors secrétaire aux cartels et groupes de travail. À l'époque la question du « plus un » nous occupait beaucoup et j'ai eu l'occasion depuis de vérifier qu'il en est toujours ainsi pour beaucoup. C'est alors qu'au cours de cette relecture dans l'atelier m'est revenu à l'esprit de manière insistante le fait suivant : un cartel ancien de dix ans n'avait pas abouti pour moi à ce que Lacan appelle « la production ». Je remplacerais bien le mot production par témoignage et c'est ce qui me pousse à en rendre compte aujourd'hui.

Dans le contexte actuel, (épidémie du Covid 19, confinement, suspension du travail, crises récurrentes à l'école, reconfinements successifs, risque de perte du lien à l'école par éloignement, heureusement maintenu par l'Internet...), est-ce bien raisonnable et même n'est-ce pas étrange d'intervenir à propos d'un travail passé et bien dérisoire au regard de ce qui m'est apparu ces temps-ci comme premier et envahissant : la peur, la sidération et l'empêchement de penser ? Au contraire dirai-je car la réflexion permet une mise à distance du réel inhibant. L'écriture s'est donc nouée et je livre ici l'histoire de ce cartel ancien, dépoussiérée de mes archives.

¹ « Journées des cartels d'avril 1975 », *Lettres* de l'EFPP, n° 18, avril 1976.

Une expérience de cartel atypique ou

« Dans l’embarras, comment faire un pas de côté pour avancer »

Se réunir à quatre fut la chose la plus simple sur un texte pourtant des plus complexes et rebutant de Lacan : « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée² », écrit en 1945. Ce n’est pas que nous nous connaissions beaucoup mais nous avons quelques points en commun : le passage par le secrétariat aux cartels de l’EpSF pour certains, un intérêt pour une réflexion sur le fonctionnement des cartels et cette gageure de considérer « Le temps logique » comme le texte le plus approprié pour y réfléchir.

Je ne reviendrai pas sur ce que Vincent Bourseul a développé dans le numéro 85 des *Carnets* de l’EpSF³ à propos de notre recherche infructueuse d’un « plus un » pendant plusieurs mois. Peut-être que notre choix du texte de Lacan rebutait plus d’un de nos collègues contactés pour devenir « plus un ». Animés par le désir de poursuivre notre lecture et de travailler ensemble nous avons considéré que la personne « plus une » était parmi nous quatre et l’avons trouvée par tirage au sort en mettant nos noms dans le chapeau.

Curieux cartel désignant le « plus un » entre soi, sans extériorité, puisque l’extériorité n’était pas venue à nous. C’était une façon assez ludique de vouloir à tout prix « faire cartel » tout en contournant les règles proposées par Lacan et le coup du hasard du tirage au sort nous a fait « trois + un » inscrits comme cartel à l’EpSF. Nous étions partis quatre et nous sommes retrouvés « trois + un ». Certains ont même dit que le « plus un » était déjà là dès le début de nos rencontres.

Pourquoi avoir tenu à la forme du cartel et ne pas avoir poursuivi en groupe de travail comme nous avons démarré pendant six mois ? Qu’attendions-nous d’un « plus un » et quel rôle imaginaire lui faisons-nous jouer ? Celui d’un supposé savoir ? Silencieux ou actif ? Le garant que de l’analytique circulerait dans le cartel ?

Ces questions nous avaient animés mais quand le cartel a été inscrit à l’école tout cela a chuté. Peut-être étions-nous les prisonniers d’un échec et que pour sortir de ce que nous considérions comme une impasse, une non-

² J. Lacan, « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 197-213.

³ V. Bourseul, « À la recherche du Plus-un, cartel et lien d’école », *Carnets* n° 85 de l’EpSF, mars/avril 2012.

réponse de l'école, il a bien fallu se décider. Cette soumission au jeu du hasard nous faisait expérimenter *in vivo* la situation pour comprendre et conclure.

Des années plus tard, que dire de ce cartel sur les cartels via « Le temps logique » ?

Que dire de cet acte qui nous a précipités dans un cartel auquel nous tenions absolument, posant l'expérience comme nécessaire au point d'en subvertir la forme et d'en faire une sorte d'expérimentation ?

Expérience commune et communauté d'expérience ?...

L'école, son fonctionnement était au cœur de notre travail. Pas une séance sans évoquer la crise qui traverse l'institution suite à la décision de *La Lettre Lacanienne* de se retirer du dispositif de passe en commun avec l'EpSF.

Notre cartel et l'objet de notre travail n'étaient donc pas sans l'école et pas sans la passe.

Cartel hétérogène : pas tous à l'école au début, puis tous membres au fil des années, des anciens, des nouveaux, des rompus à la pratique des cartels, d'autres plus novices. Tous analystes, tous animés par un désir, désir de travail dans le respect de nos rythmes, de nos expériences passées ou en cours, de nos recherches personnelles, de notre parole. Tissage du collectif et de l'individuel. Peut-être que nos différences ont permis des transferts de travail circulant de l'un à l'autre, le savoir (mais lequel ?) n'étant pas exclu de ce lieu car comment s'en passer face à ce texte si complexe ?

Lentement, longuement, nous avons lu ensemble « Le temps logique... », nous arrêtant souvent pour tenter de saisir cette affaire de sophisme, puis la notion de subjectivation et aussi nous pencher sur la rhétorique utilisée par Lacan. Impossible de s'en tenir à un seul écrit, chacun nous renvoyant à d'autres, textes de Lacan lui-même ou d'auteurs qu'il cite – Marguerite Duras, Georges Bataille, Jean-Luc Nancy, Maurice Blanchot... – ou d'articles dénichés chez nos « pairs » de l'EpSF ou ailleurs.

Les chicanes de Lacan nous conduisent à d'autres de ses textes « Situation de la psychanalyse en 1956⁴ », les « bien-nécessaires », « béatitudes », « suffisances » et « petits souliers » agitent longtemps nos

⁴ J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits*, Seuil, pp. 459-491.

séances sans doute parce que nous déroulons le fil de l'histoire de la psychanalyse d'avant Lacan jusqu'à nos jours en passant inévitablement par sa proposition pour une école en 1967⁵ en deux versions, nous ramenant en boucle à l'actualité de notre école et la question de la passe.

Au jeu de langage métonymique, nous passons d'un texte à l'autre jusqu'au « graphe du désir » sur lequel Lacan, comme une boutade, une métaphore, ou du très sérieux, a placé le circuit vers la passe du psychanalysant tout venant au psychanalysant du jury d'agrément, vers l'A.E. puis l'A.M.E.

Parfois perdus dans nos lectures nous semblons dériver, trop éloignés de notre objet. Il faut des temps de retour au texte initial du « Temps logique... » et aux « Journées de 1975 sur les cartels », revenir à la création de notre cartel et au tirage au sort du plus un pour se recentrer et hop !!! repartir vers d'autres écrits : c'est un foisonnement incessant et assez jubilatoire.

Au cours de ce cartel Vincent Bourseul est intervenu à Nîmes intitulant son intervention « À la recherche du Plus-un ». Aucun de nous n'était prêt à en dire plus, moins ou autrement que lui. Pas prêt, c'est souvent ce que nous entendons des cartellisants qui ne souhaitent pas « rendre compte » à l'école de leur travail.

Pour chaque personne du cartel, un fil de travail inconscient émerge de sa pelote emmêlée, fil qui tisse entre savoir et désir un texte à venir peut-être.

Pour ma part je suis souvent revenue à deux textes sur lesquels prendre appui quand le « Le temps logique... » me tombait des mains : *Se compter trois*⁶ d'Erik Porge, et l'article de Laurence Bataille « D'une pratique » dans *L'ombilic du rêve*⁷.

Le premier m'a intéressée entre autres, pour son analyse de l'évolution de la notion d'intersubjectivité dans le parcours de Lacan jusqu'à la *Proposition de 1967* où Lacan dira que « le transfert fait objection à l'intersubjectivité comprise comme supposition d'un sujet par un autre sujet ».

⁵ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Analytica, Ornica ?*, p. 19.

⁶ E. Porge, *Se compter trois*, *Le temps logique de Lacan*, Littoral essais en psychanalyse, Editions Érès, 1989.

⁷ L. Bataille, « D'une pratique », in *L'Ombilic du rêve – D'une pratique de la psychanalyse*, Éditions du Seuil, mai 1987.

Laurence Bataille dans un style qui n'a pris aucune ride, nous offre des fragments cliniques pour analyser la place occupée par patient et analyste.

Elle évoque son trajet personnel d'analyste passée de la pratique des séances à durée fixe aux séances à durée variable grâce au constat d'occasions ratées au cours des cures de lever la séance au bon moment. Cette scansion sur un signifiant produisant des effets de remaniement psychique, des effets d'interprétation, Laurence Bataille l'expérimente à partir du texte de Lacan « Le Temps logique... » et élabore une réflexion sur la temporalité dans la cure.

Instant de voir, temps pour comprendre, moment de conclure... ces trois temps se déroulent puis se précipitent chez les trois prisonniers. Selon Laurence Bataille ces trois temps se superposent dans la cure mais elle tente de repérer, pour ne pas le rater, le moment de conclure, ce temps pour comprendre.

Comment arrêter une séance sur, dit-elle, une « parole qui témoigne de la possibilité, de l'imminence d'une mutation de la position subjective⁸ » ?

J'aurais souhaité travailler sur les notions énoncées par ces deux auteurs et découvertes pendant notre cartel mais le désir d'en écrire un bout s'est échappé.

Ce cartel n'a pas été sans effet, pour les uns et les autres, et la confiance a permis une grande liberté de parole. Quant à la fonction du plus un comment en dire quelque chose de cette place qui m'a été assignée par le tirage au sort ? Plus - un ? plus - une ? moins - une ? N'est-ce pas cette question qui m'a envahie dans l'atelier pendant cette relecture en commun : comment ai-je endossé cette fonction de « plus un » non pas choisi, ni désigné mais tiré au sort de l'intérieur même de notre groupe avant qu'il soit cartel ? Une drôle d'affaire.

Dix ans après en relisant mes notes de l'époque je me suis rendue compte que j'écrivais beaucoup après chaque rencontre, que chacun apportait une pierre à l'édifice cartel et que désir et savoir s'intriquaient sans qu'aucun de nous n'incarne le sujet supposé savoir.

Dix ans après je laisse à mes partenaires de jeu de l'époque le soin de dire si ce « plus un » de notre cartel avait ce style analytique donc borroméen proposé par François Boisdon dans un texte de 2005

⁸ *Ibid*, p. 103.

« Le cartel : la question nécessaire⁹ ». J'aurais tendance à penser que cette fonction a circulé parmi nous comme le furet qui passe et file sans qu'aucun ne l'attrape ni le garde. Si chacun porte son nom dans un cartel disons que mon nom a permis que le cartel soit inscrit à l'école.

⁹ F. Boisdon, « Le cartel : la question nécessaire », intervention du 7 mai 2005 à la journée inter-cartels du pôle 9.1., J. Lacan, *Lettres de l'École freudienne*, bulletin intérieur, <https://champlacanian.net>